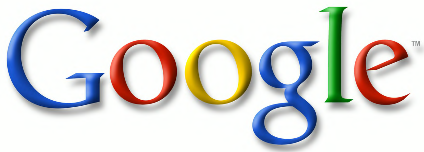


NAPOLÉON LEGENDRE

# LES PERCE-NEIGE

PREMIÈRES POÉSIES



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
82, rue de la Montagne

1886

En

# LES PERCE-NEIGE



# LE PRINTEMPS

*A Gabrielle.*

Dans les cieux que son orbe dore,
Le soleil monte radieux;
Sous ses rayons on voit éclore
Tout un monde mystérieux.
La nature s'éveille et chante
Et s'emplit de tendres soupirs;
Partout la feuille frémissante
S'ouvre aux caresses des zéphirs.

La rose se penche, vermeille,
Tout auprès du lis embaumé,
Et, sur le trèfle blanc, l'abeille
Vient puiser son miel parfumé.
Près de la source qui murmure
Sur son lit de cailloux brunis,
On entend dans chaque ramure
Le doux gazouillement des nids.

C'est le printemps, c'est la jeunesse,
C'est le réveil de l'univers;
C'est la mystérieuse ivresse
Qui frémit sous les arbres verts:
Et, puisqu'ici bas tout s'enivre,
Les oiseaux, les feuilles, les fleurs,
Enfants, vous qui vous sentez vivre,
A l'allégresse ouvrez vos cœurs.





## LA VIOLETTE

*A Mme B. T.*

Dans les prés verts où le ruisseau
Passe et murmure,
Tu mires au cristal de l'eau
Ta tête pure ;
Petite fleur qu'un souffle suit,
— Si parfumée, —
Par toi la brise de la nuit
Est embaumée.

Lorsque l'étoile, à l'horizon,
Pâle s'allume,
Sur ta corolle son rayon
Blanc se parfume ;
Quand tu fuis les regards de tous,
Humble et discrète,
Ton doux parfum, ô Violette,
Monte vers nous.

Le premier souffle du printemps
Te fait éclore,
Et l'hiver qui blanchit nos champs
Te voit encore ;
Dans la mansarde, ô douce fleur,
À la souffrance
Tu portes l'agréable odeur
Et l'espérance.

Quand nos larmes tombent sur toi,
Triste rosée,
Tu consoles dans son émoi
L'âme brisée ;
Lorsque ton calice fermé
Devient tout pâle,
Ton dernier souffle qui s'exhale
Est parfumé.





# A UNE JEUNE FILLE

*A Mlle A. P.*

En mai, lorsque la brise douce
Emaille les prés verts
Et berce dans leur lit de mousse
Les bluets entr'ouverts ;

Quand, au sommet de chaque branche,
Une petite fleur
De sa fraîche corolle épanche
La suave senteur ;

L'âme murmure une prière
Vers le Maître éternel
Qui laisse tomber sur la terre
Un reflet de son ciel.

Puis, quand vient la chaude journée,
La fleur au teint vermeil
Penche sa corolle fanée
Sous les feux du soleil.

Enfin lorsqu'elle tombe et passe,
Nous bénissons encor
Le Seigneur qui fait, à sa place,
Mûrir le beau fruit d'or.

---

Enfant, qui de la fleur nouvelle
Reflètes la fraîcheur,
Bénis Dieu, puisqu'il te fit belle ;
Mais, au fond de ton cœur,

Garde, mieux que la fleur brillante,
Ce précieux trésor,
La bonté qui te fait charmante :
C'est là le vrai fruit d'or.





## LE BAPTÊME

*A Mme J. T.*

Ils sont là, dans la sacristie ;
Le parrain, endimanché, droit,
Dissimule une main sortie
A moitié d'un gant trop étroit.

La marraine, plus loin, assise,
Berce l'enfant sur ses genoux,
Et, songeant qu'on est à l'église,
Regarde d'un air grave et doux.

La longue robe de baptême
La couvre de ses plis flottants :
—C'est, dans la famille, la même
Qui sert à tous depuis longtemps.

Un peu plus loin se tient le père,
Immobile, silencieux :
Il pense, rêveur, au mystère
Qui va s'accomplir sous ses yeux.

Mais, là-bas, on voit apparaître,
Ceint de l'étole, en surplis blanc,
Suivi du sacristain, le prêtre
Qui s'avance, calme, à pas lent.

On s'approche ; l'enfant s'agite ;
Et quand au front du nouveau-né
Coule lentement l'eau bénite,
Il entr'ouvre un œil étonné.

Enfin la dernière prière
Monte au ciel, le prêtre s'est tu :
—Toi qui viens sourire à la terre,
Petit enfant, que seras-tu ?



Seras-tu laboureur, poète,
Soldat, ou lévite à l'autel ?
—Mystère ! ta bouche est muette :
......C'est le secret de l'Eternel !





## LES ENFANTS

*Imité de l'anglais du Col. Patten*

Lorsque leur fraîche insouciance
Accourt s'ébattre sous mes yeux,
Il me revient de mon enfance
Comme un parfum délicieux.

Avec les autres jouer, rire,
Etait alors mon seul souci ;
Et quand je les voyais sourire,
Heureux, je souriais aussi.

Jamais le bruit ni la poussière
Ne troublaient mon œil rayonnant ;
J'aimais mieux mes billes de pierre
Que tout l'or que j'ai maintenant.

La mer et les plages lointaines
Ne provoquaient point mes soupirs ;
De jouets mes mains étaient pleines,
Là se bornaient tous mes désirs.

Mais maintenant que dans mon âme
L'âge s'est ouvert un sillon,
Ma pensée erre sur la lame
Et suit le fiévreux tourbillon.

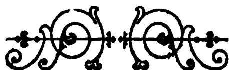
J'aime à voir, au mât qui se plie,
La vergue se rompre en éclats,
Entendre, dans le vent qui crie,
Cette aile que l'on ne voit pas.

Je vis sur les champs de bataille
Tanquille comme en un boudoir,
Cherchant à travers la mitraille
Les ressorts secrets du pouvoir.

Je n'y trouve, hélas ! qu'une chose,
Se détachant du fond obscur :
L'enfance a respiré la rose,
Les ronces sont pour l'âge mur.

Ah ! coule, sang pur de l'enfance,
Lentement et sans te presser ;
Dérobe à l'heureuse innocence
Le feu qui devra l'embraser.

Il ne grossira que trop vite,
Ce profond et tranquille flot ;
Marée ondoyante et subite
Dont chaque vague est un sanglot !





# BÉBÉ DORT

*A Marie-Louise Dupré.*

Il est midi. La chambre est sombre ;
A la fenêtre on a cloué,
Pour donner du frais et de l'ombre,
Un grand châle à carreaux, troué.

Dans un coin, la paupière close,
Sur son oreiller de duvet,
Le bébé doucement repose,
Et le chien dort à son chevet.

Alentour, tout se fait tranquille,
On n'entend que le vieux coucou,
Balançant sa tige mobile,
Accroché là bas à son clou.

A travers les trous du vieux châle
Que son poids fait partout plisser,
Un rayon de lumière pâle
De temps en temps vient se glisser,

Dans l'autre chambre, le potage
Se met sur la table, fumant;
Le père rentre de l'ouvrage,
Joyeux. Mystérieusement.

La mère, le doigt sur la bouche,
Par la porte ouverte à demi
Lui montre, dans un coin, la couche
Où Bébé repose endormi.

Un bras replié sur la tête
Colle au front ses cheveux mouillés ;
De la couverture indiscrète,
On voit sortir deux petits pieds.

Eux se regardent en silence,
Tout émus, la main dans la main,
Pendant qu'à part soi, chacun pense :
Il aura ses six mois demain !



# ÉTÉ



## NUIT D'ÉTÉ

Voici la nuit ; tout est silence,
Autour de nous l'ombre s'avance ;
La vague expire sans effort,
Et sur son nid l'oiseau s'endort.
O douce nuit, calme et sereine,
Quand sur mon front ta tiède haleine
Comme un parfum passe, rêveur,
Vers l'infini je sens battre mon cœur.

A l'horizon, la lune blanche,
Solitaire, vers nous se penche,
Et son rayon mystérieux
Luit sur l'immensité des cieux.
Astre divin, quand la nature
Partout fait taire son murmure,
Ton disque blanc veille sans bruit,
Comme un flambeau, dans l'ombre de la nuit.

Voici la nuit; tout est silence,
Autour de nous l'ombre s'avance;
La vague expire sans effort
Et sur son nid l'oiseau s'endort.





## MI RAMMENTO

*A Mlle S. P.*

Je me rappelle une charmante enfant,
Dans sa robe blanche drapée,
Laissant flotter ses longs cheveux au vent,
Et jouant même à la poupée.

Je me souviens encor de ses grands youx
A la soyeuse frange noire,
Fixant sur moi leur regard curieux,
Quand je racontais une histoire.

Souvent, le soir, quand tardif je partais,
Je voyais ses paupières closes ;
Et, doucement, tout songeur, je mettais
Un baiser sur ses lèvres roses.

Elle a grandi ; je n'ai plus, maintenant,
Le droit de trop vous parler d'elle ;
La jeune fille a remplacé l'enfant,
On l'appelle : "Mademoiselle."

Elle sait bien, pourtant, que, dans mon cœur,
Malgré le froid des ans qui passe,
Son souvenir a la même fraîcheur
Et garde la meilleure place.





# LE SOIR

*À Dominique Ducharme.*

## I

La brise doucement caresse le feuillage,
L'air est limpide et pur ;
La mer frappe sans bruit le sable du rivage,
De sa vague d'azur.

Les rayons du soleil par delà les collines
On incliné leur feux,
Et leurs derniers reflets, en teintés purpurines,
S'étendent dans les cieux.

Le ruisseau près de nous promène son murmure
Sur un lit de gazon ;
Le rossignol, caché dans son nid de verdure,
Commence sa chanson.

Chante, poète ailé, chante ; ta voix sonore
Est un écho du ciel ;
Pour publier le Dieu que tout mortel adore,
La branche est ton autel.

II

L'ombre s'étend sur nous ; déjà la pâle étoile
Tremble dans le ciel bleu ;
La nuit, à l'horizon, tend un coin de son voile :
Mortels, pensez à Dieu !

Pensez à Dieu qui vient, sur l'aile du silence,
Passer auprès de vous,
Qui vient sécher les pleurs et remettre l'offense
Du pécheur à genoux.

Pensez à Dieu ! pensez à votre dernière heure :
La mort aime la nuit ;
Peut-être elle viendra marquer votre demeure,
Quand sonnera minuit !

## PRIÈRE.

O Dieu ! votre bonté plane sur cette terre,
Nous sommes dans sa main ;
Ecoutez vos enfants, donnez à leur prière
Le réveil de demain.

Votre Esprit vient vers nous sans rayons et sans flammes,
Nous ne pouvons le voir;
Mais nous sentons la paix qu'il verse sur nos âmes,
Dans le calme du soir.

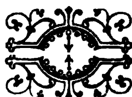
Béni de vos enfants dans leur humble prière,
Venez régner sur eux;
Que votre volonté soit faite en cette terre
Comme on la fait aux cieux.

Donnez-nous aujourd'hui le pain de l'existence,
Pardonnez-nous, Seigneur,
Comme nous pardonnons aux autres leur offense
Du fond de notre cœur.

Vous voyez près de nous rôder, dans sa malice,
Le lion infernal;
Préservez-nous, Seigneur, de son noir artifice,
Délivrez-nous du mal.

III

Seigneur !......Taisons nos voix ; la douce Providence
Veille sur notre sort,
Entre les bras de Dieu qui la berce en silence,
La nature s'endort !......





## STANCES

*A Mme D.*

O brises parfumées
Des grands bois odorants,
Chantez dans les ramées
Vos accords enivrants !

Solitudes profondes,
Eaux lacs mystérieux
Dont les sonores ondes
Murmurent sous les cieux ;

Montagnes dont les cimes
Se baigne dans l'éther,
Mêlez vos voix sublimes
A l'immense concert !

Chante, belle nature ;
Et, toi fleuve géant,
Que ton profond murmure
Se mêle à notre chant !

Au son de votre lyre,
Poëtes, réveillez
La brise qui soupire
Dans les bois soleillés.

Chantez avec l'aurore,
Chantez sous le ciel bleu,
Et que le soir encore
Porte vos voix vers Dieu !

Et, pendant la nuit sombre,
Allez, mystérieux,
Faire monter dans l'ombre
Vos chants mélodieux.

Le chant, c'est la prière,
Le Ciel vous entendra,
Et, pour bénir la terre,
Dieu vers vous descendra !





## L'ÉCOLE DU VILLAGE

*A Jacques Auger.*

Au jardin, sur les feuilles vertes,
Le soleil peint ses vifs décors
Et, par les fenêtres ouvertes,
L'air tiède arrive du dehors.

Ici, tout près, dans le bocage,
La voix criarde des pinsons
Vient mêler son bruyant ramage
Au sourd murmure des leçons.

Assis dans la salle, immobiles
Sur leurs bancs durs et sans appuis
Les pauvres écoliers, dociles,
Penchent leurs regards allanguis

Les uns épellent le mystère
Etrange de leur A. B. C.
D'autres rêvent sur la grammaire
Qu'ils bredouillent d'un ton lassé.

Tous ont la figure pensive
Et sérieuse des chercheurs ;
Cependant, qu'une mouche arrive,
Les yeux s'allument de lueurs.

Malgré l'attrait du syllabaire
Et les subjonctifs séduisants
La mouche a suffi pour distraire
Ces graves têtes de dix ans.

On s'entre regarde, on s'agite
On parle ; le maître, qui lit,
Frappe avec sa règle ; de suite
Le silence se rétablit.

Les petits reprennent l'ouvrage
En regardant l'heure courir ;
Ils attendent, oiseaux en cage,
Qu'on leur permette de sortir.



## LE RETOUR DE LA PÊCHE

(Marine.)

*A Achille Fréchette.*

Au large, mainte voile grise
S'amure pour rentrer au port:
Il faut profiter de la brise
Ou passer cette nuit à bord.

Plus loin, à l'horizon en flamme,
Le soleil plonge lentement,
Et la crête de chaque lame
Forme un mobile flamboiement.

A droite, une pointe où la poupe
D'un vieux navire naufragé
Sur le fond immense découpe
Sont plat-bord à demi rongé.

A gauche, un sombre promontoire
S'avance, hardi, dans les flots :
Il sait plus d'une triste histoire
De mousses et de matelots.

Là, des vieux assis sur la grève ;
Ils fument et jasent. On voit
La fumée, ailleurs, qui s'élève
Odorante de chaque toit.

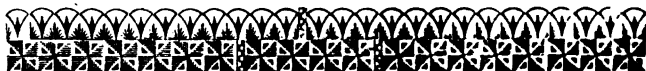
Des femmes, à chaque fenêtre,
Regardent au loin, vers la mer
Si l'on voit, là-bas, reparaître
Tous ceux qui sont partis hier.

Enfin, la flottille au rivage
Abordo, tout est débarqué.
On fait l'appel do l'équipage
Tous sont là, pas un n'a manqué :

La nuit descend, la mer immense
Se fond à l'horizon parmi
Les grands nuages ; le silence
Plane sur le bourg endormi.



# AUTOMNE

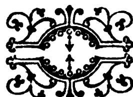


## RÊVERIE

Les arbres ont perdu leur verdure brillante,
On ne voit plus de fleurs dans le jardin désert;
Les nids abandonnés n'ont plus de voix qui chante,
La nature frissonne au souffle de l'hiver.

J'ai, sur un guéridon, tout près de ma fenêtre,
Un petit rosier blanc entr'ouvert à demi,
Pauvre fleur solitaire, en qui je vois renaître
Dans un lointain vermeil, le printemps endormi.

Ainsi, quand vient pour nous l'automne de la vie,
Une seule vertu suffit pour l'embellir
Et prêter son parfum à l'âme endolorie,
En attendant l'avril qui ne doit pas finir.





## PLEUREZ LES MORTS !

Mourn for the dead,
They have passed away.

Pleurez les morts ; la froide nuit
Les enveloppe de son ombre,
Et la blanche étoile qui luit
N'éclaire pas leur tombeau sombre.

La feuille, au printemps, reverdit,
Les oiseaux chantent dans les arbres,
Le soleil partout resplendit :
Eux restent couchés sous leurs marbres.

Pleurez les morts; le vent du soir
Gémit, et, de sa tiède haleine,
Baigne vos fronts; qui peut savoir
Si ce n'est pas leur âme en peine?

Lorsque la neige des hivers
Remplace la douce verdure,
Les nids des oiseaux sont déserts
Et la forêt est sans murmure.

Au nid les oiseaux reviendront
Chanter encor sous la feuillée;
Tandis que les morts dormiront
Seuls, sous la terre soleillée.

Pleurez les morts; le vent du soir
Gémit, et, de sa tiède haleine,
Baigne vos fronts; qui peut savoir
Si ce n'est pas leur âme en peine?

La lune tremble sur les flots,
Et, sous le saule qui se penche,
On croit entendre des sanglots
S'échapper de chaque croix blanche.

A genoux, répandez des pleurs,
Priez ; quelqu'un, dans le mystère,
Viendra, sur le gazon sans fleurs,
Cueillir vos pleurs, votre prière.

Pleurez les morts ; le vent du soir
Gémit, et, de sa tiède haleine,
Baigne vos fronts ; qui peut savoir
Si ce n'est pas leur âme en peine. ?





# RAYONS ET OMBRES

*Imité de l'anglais du Col. Patten.*

**All that's bright must fade**
**The brightest still the fleetest.**

C'est quand le ciel revêt sa plus riche couleur
Que le soleil pâli vers son couchant décline ;
Quand la rose à nos yeux ouvre toute sa fleur,
Sur la tige on peut voir sa tête qui s'incline.

L'oiseau trouve toujours son plus touchant refrain
A cette heure où le soir vient fermer sa paupière ;
Et l'écharpe qu'Iris fait flotter dans sa main
Jette en disparaissant sa plus vive lumière.

Les gouttes de cristal que le matin répand
S'allument au rayon qui les fait disparaître ;
Et l'étoile du soir projette, en s'éteignant,
De tous ses rayons d'or le plus brillant peut-être.

De nos jours tel, hélas ! est le cruel destin :
La paix que nous goûtons précède les alarmes ;
Le soir vient nous ôter le bonheur du matin,
L'œil à peine a souri qu'il se voile de larmes !

---

Bien loin de notre sphère, il est pourtant un lieu
Où notre âme n'a plus à redouter l'épreuve,
Où, contemplant de près les splendeurs de son Dieu,
Dans l'amour infini le cœur nage et s'abreuve.

On y respire en paix le souffle du bonheur
Sans que le doute amer y mêle sa tristesse ;
Fasse le ciel clément, un jour, que notre cœur
Se plonge dans ces flots d'éternelle allégresse !





## LES OISEAUX SONT PARTIS!

*A Saint-Georges.*

Ils sont partis ; à la fenêtre
Je ne les vois plus voleter,
Et la graine que j'y viens mettre
Par le vent se fait emporter.
Où sont leurs chansons gracieuses
Et leurs courses capricieuses
Sur la grange au chaume bruni ?
Et la joyeuse chasse aux mouches,
Pour nourrir les petites bouches
Qui s'ouvrent tout au fond du nid ?

Hélas ! le souffle de l'automne
Est venu glacer le vallon ;
La nature entière frissonne
Aux caresses de l'aquilon.
La feuille a tombé de la branche,
Et, sur l'arbre, la neige blanche
A sa place semble frémir ;
Et, dans le jardin froid et sombre
Qui n'a plus de soleil ni d'ombre,
La bise seule vient gémir.

O printemps, ô fleurs, ô jeunesse,
O bosquets où j'allais rêver,
Où j'entendais avec ivresse
Le chant des oiseaux s'élever !
Ils sont partis, l'hiver les chasse,
La solitude les remplace.

Ainsi, nos jours frais et riants
S'envolent devant la viellesse
Qui, dans son passage, nous laisse
Courbés sous les neiges du temps !



# SOUVENIRS

*A Benjamin Sulte.*

L'ombre s'allonge dans la plaine,
Et, sur le grand chemin qui mène
Jusqu'aux confins de l'horizon,
Je vois encor la blanche trace
Du gros attelage qui passe
Tout auprès de notre maison.

Les troupeaux entrent à l'étable,
Tandis que, sous le vieux érable,
Nous arrêtons soudain nos jeux ;
Car, c'est l'heure de la prière,
Et la cloche invite la terre
A porter son cœur vers les cieux.

L'ombre s'épaissit davantage
Et, vers l'ouest, un gros nuage
Voile le ciel décoloré ;
On se parle encore à voix basse,
Puis, bientôt, la paupière lasse
Se clôt sur un songe doré.

Telle est l'enfance calme et pure ;
Plus tard, la route devient dure,
Et le soleil luit moins souvent ;
Les nuits ont moins de songes roses,
Et, si l'on connaît plus de choses,
Hélas ! on souffre plus ! Pourtant,

Ces fleurs des premières années,
Ecloses à peine et fanées,
De l'âge remontant le cours,
Souvenirs que le cœur écoute,
Viennent refleurir notre route
Et parfumer nos derniers jours.





## MORT D'UNE JEUNE FILLE

Mère, pourquoi donc ma pensée,
Sur l'aile du vague empressée,
Au loin s'égare si souvent ?
Pourquoi, sur leurs tiges pendantes,
Mes fleurs se courbent, languissantes ?
Mes pauvres fleurs que j'aimais tant !

Je me trouve à songer sans cesse,
Et souvent, ta douce caresse
Laisse encor un vide en mon cœur ;
Pourquoi mon âme est si rêveuse,
Mère ? ne suis-je plus heureuse,
Ici, de notre ancien bonheur ?

Le soir, j'entends des voix unies
Chanter de douces harmonies
Dont le son me fait tressaillir ;
Puis, j'ai des visions étranges :
Je vois passer, passer des anges,
Et je ne puis plus m'endormir !

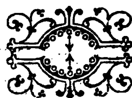
Souvent l'un d'eux près de ma couche
S'arrête, et sa divine bouche
S'ouvre, quand je veux sommeiller ;
Hier, il prit ma main dans la sienne,
Et sa voix, semblable à la tienne,
Chanta, près de mon oreiller :

“ La brise descend sur la rose,
“ Et son souffle léger dépose
“ Dans son sein l'arome enchanteur ;
“ Le soir, quand la brise repasse,
“ La tige seule est à sa place :
“ Une main a cueilli la fleur.

“ La rose est comme la jeunesse
“ Que le vent des plaisirs caresse
“ Et qui voit un long avenir ;
“ Mais à la fin de la journée,
“ Elle tombe toute fanée,
“ Sans laisser même un souvenir.”

L'ange, alors, sur mon lit se penche,
Et le vent de son aile blanche
Emporta mon âme après lui ;
Je regardai son blanc sillage,
Puis il se couvrit d'un nuage .....
Et puis .......... tout s'est avanoui !

On dit que le Seigneur appelle
Là-haut, dans sa vie éternelle,
Celui qui voit l'ange ici-bas ;
Et, le soir, cette âme si pure
S'échappa dans un doux murmure,
Suivit l'ange......et ne revint pas !......



# HIVER



## HIEMS

*A Faucher de Saint-Maurice.*

Quand, au souffle de la rafale,
La neige couvre les sillons,
Quand le soleil est froid et pâle,
Où vont les papillons ?

Quand les feuilles tombent, frileuses,
Sous les grands arbres dégarnis,
Où vont les voix harmonieuses
Qui chantaient dans les nids ?

Quand les fleurettes du parterre
N'ont plus de sucs à lui donner,
Dites, où l'abeille légère
Va-t-elle butiner ?

Et quand, sur la plaine déserte,
L'hiver tend ses mates couleurs,
Où vont l'herbe et la feuille verte,
Où vont les pauvres fleurs ?

---

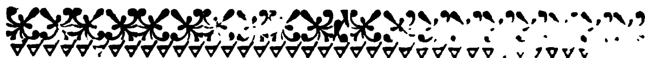
Quand la neige couvre la plaine,
Oiseaux, abeilles, papillons
Vont sur une terre lointaine
Chercher les chauds rayons.

An printemps, les feuilles renaissent,
Au bois, sous les souffles tièdis,
Tandis que les fleurs reparaissent
Dans les prés reverdis.

L'abeille revient et butine,
L'oiseau chante dans l'arbre vert,
Au pré, le papillon lutine
Sur le trèfle entr'ouvert.

Pour nous, lorsque la mort nous glace,
Toute espérance doit finir,
Et, d'ici bas l'hiver nous chasse
Pour n'y plus revenir.





## FLEURS D'HIVER

*À Eudore Evanturel.*

Petites fleurs qui, sur vos tiges frêles,
Tremblez au souffle de l'hiver,
Vous n'avez pas, comme l'oiseau, des ailes
Pour fuir loin du jardin désert.

Le givre étend sur vous sa gaze blanche
Qui voile votre éclat vermeil;
Et, sous son poids, votre tête se penche,
Cherchant un rayon de soleil.

Petites fleurs, là-haut, dans ma mansarde,
L'hiver n'est pas encor monté ;
Le soleil luit, et mon foyer vous garde
Un peu des chaleurs de l'été.

Avec le coin de sol qui vous vit naître,
Là-haut je vous emporterai,
Et doucement, au bord de ma fenêtre,
Près de moi je vous placerai.

Vous tiendrez lieu de la famille absente
Et des vieux amis dispersés ;
Vous parlerez à mon âme souffrante
Du souvenir des jours passés.

Car notre hiver, à nous, c'est la vieillesse,
Et la neige, nos cheveux blancs ;
Comme vous, fleurs, notre tête s'affaisse
Et nos pieds deviennent tremblants.

A mon foyer vous aurez une place,
Mais, en retour, petites fleurs,
Vous donnerez au logis votre grâce,
Votre parfum et vos couleurs.





# LA NEIGE

*A Frédéric Gerbié.*

Oh ! the snow, the beautiful snow.
Filling the earth and sky below !

Oh ! la neige, la belle neige,
Voltigeant partout sous les cieux,
A tout passant faisant cortège
De ses flocons blancs et soyeux !
Elle nous baigne la figure
Dans ses éblouissants cristaux,
Cette neige fraîche et si pure
Qui doit pourtant se fondre, obscure,
Avec la fange des ruisseaux.

Les chevaux piaffent dans la rue,
Tout en face de la maison ;
Sur leur crinière qui remue
Se tend une blanche toison.
Le cocher, impatient, fouette :
L'équipage part au galop ;
On entend tinter la clochette,
Mais la neige molle et discrète
Etouffe le bruit du sabot.

Couvert d'une fourrure épaisse,
Dans son sleigh couché, nonchalant,
Le bourgeois, à son aise, laisse
Tomber un regard indolent
Sur le flot qu'en passant refoule
Son équipage étincelant ;
Quelques murmures de la foule
S'échappent, puis le flot s'écoule,
Les uns jurant, d'autres riant.

Car, c'est la première *bordée*,
C'est du nouveau, l'on est content,
L'on rit ; vous n'avez pas d'idée
Comme rire rend indulgent.
Puis, ce tapis blanc et sans tache,
Qui s'étend sur le sol durci
Où l'œil avec plaisir s'attache,
C'est comme le pardon qui cache
Ce que le crime avait noirci.

On ne pense pas au chauffage :
On a tant souffert des chaleurs !
On ne pense pas au chômage :
Qui sait ? Les temps seront meilleurs !
Au cœur on n'a que l'espérance,
Ce mirage de chaque jour ;
On se hâte dans la dépense
De cette courte jouissance :
La douleur aura bien son tour.

C'était la première bordée,
Et la neige faisait plaisir ;
Depuis...... vous n'avez pas d'idée
Comme la neige fait souffrir !
Comme au pauvre monde elle est dure,
(Hélas ! nous nous étions trompés !)
Comme elle frappe la figure
Et nous fait sentir sa piqûre
Jusque sous nos habits râpés !

Les maisons sont froides, mal closes ;
Il fait froid dedans et dehors :
Ah ! que l'on voit de tristes choses
Dans l'âtre où les charbons sont morts !
—Neige, qui baignes ma figure
De tes éblouissants cristaux,
O neige, si blanche et si pure,
Hâte-toi de te fondre, obscure,
Avec la fange des ruisseaux !



## CHEZ LE RICHE EN HIVER

*A M. le Comte de Prémio-Réal.*

Au dehors gronde la rafale,
Et la neige, épais tourbillon,
Fouette la vitre qu'un jour pâle
Eclaire d'un dernier rayon.

Il est cinq heures. Dans la chambre,
L'âtre projette sa lueur,
Et, par ce grand froid de décembre,
Répand une douce chaleur.

Etendu sur sa longue chaise,
Le père, se penchant pour voir,
A la lumière de la braise,
Parcourt la gazette du soir.

Dans le fond, au bout d'une table,
Des enfants au regard narquois
Ecoutent, souriants, la fable
Que l'aîné lit à demi-voix.

La mère, auprès de la fenêtre,
Voyant le jour baisser encor,
Quitte sa tâche et vient remettre
Dans l'étui ses lunettes d'or.

L'ombre se répand, plus épaisse.
La rafale gronde toujours
Au dehors, et la neige presse
Les carreaux avec des bruits sourds.

On attise le feu dans l'âtre
Qui se reprend à rayonner :
Voici qu'à l'horloge d'albâtre
Six heures vont bientôt sonner.

La salle voisine s'entr'ouvre,
Et, parmi le rayonnement
Des lustres, l'œil ravi découvre
Le dîner qui se sert, fumant.





## CHEZ LE PAUVRE EN HIVER

*A Alfred De Celles.*

L'humble logis n'a qu'une pièce ;
Et les murs sales, dégarnis,
Offrent au regard la tristesse
Et le désordre des vieux nids.

Par les ouvertures mal closes
Entre le vent glacé du soir ;
On croit voir de lugubres choses
Au fond de l'âtre froid et noir.

Sur sa couchette nue et dure,
Dans un coin, le père, souffrant,
Cache la douleur qu'il endure
Avec un sourire navrant.

Plus loin, deux enfants au front pâle
Dorment, les bras entrelacés ;
Leur souffle siffle comme un râle,
Et leurs petits pieds sont glacés.

Sous la lampe fumeuse et basse,
La mère, seule, pour nourrir
La famille, quoique bien lasse,
Force son aiguille à courir.

Elle a, pendant cette journée,
Travaillé sans compter son temps ;
Sa tâche n'est pas terminée,
Il faut encor peiner longtemps.

Hélas ! plus de pain dans la huche,
Et les remèdes coûtent cher :
Voici que la dernière bûche
Est éteinte depuis hier.

Songeant à toutes ces misères,
Elle voit l'espoir qui s'enfuit,
Et ses larmes coulent, amères,
Dans le silence de la nuit.





## LES PASSEREAUX D'HIVER

*A A. Lusignan.*

Aussitôt que le froid s'avance,
Tous les oiseaux, en troupe immense,
Viennent, criant, du haut des airs:
Puis, de la plaine désolée,
Chacun prend bientôt sa volée,
Et nos bosquets restent déserts.

Les hirondelles les premières,
Et les mouettes les dernières
Partent. Tout seuls, les passereaux,
Sans craindre la neige et le givre,
Avec nous consentent à vivre
Quand le froid glace nos carreaux.

Il faut les voir, ces oiseaux frêles,
A la neige tendant leurs ailes,
Gazouiller sur le toit glissant ;
Lorsque tout le monde frissonne,
Leur rapide essaim tourbillonne,
Gracieux, autour du passant.

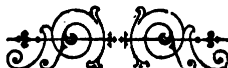
C'est une danse échevelée
Sur la gouttière dentelée
Par les glaçons ; ce sont, dans l'air,
Des zig-zags et des courses folles,
Des chutes et des cabrioles,
Aussi changeantes que l'éclair.

Couchés dans vos chaudes voitures,
Ensevelis dans vos fourrures,
Les avez-vous vus accourir,
Cherchant sur la neige mouillée
La petite graine oubliée
Qui les empêche de mourir.

Le froid est noir, l'hiver est rude,
Mais soyez sans inquiétude
Pour ces hôtes de nos frimas ;
Le Dieu qui fait mouvoir leurs ailes
Met dans leurs petits cœurs fidèles
Un sang qui ne refroidit pas.

Si cependant, à la fenêtre
L'un d'eux vient becqueter, peut-être
Une frileuse et blanche main
A ce petit ami qui guette
Voudra-t-elle jeter la miette
Dont il fera tout un festin.

Au premier froid, les autres partent,
Comme ces amis qui s'écartent
Quand le malheur sur nous s'étend ;
Mais eux gardent toujours la place,
Et ni le soleil ni la glace
Ne peut changer leur cœur constant.



## AU PATINOIR

*A Joseph Marmette.*

Sur la surface bleue et lisse,
Rapide comme l'éclair, glisse
L'essaim brillant des patineurs ;
On dirait une étrange chasse
De joyeux fantômes, qui passe
A la suite de ses veneurs.

La ronde immense se déroule
Sous les yeux ravis de la foule,
Pour revenir en tournoyant ;
Pendant que chaque reverbère
Jette sur elle sa lumière
Au reflet clair et chatoyant.

Longtemps ses courbes gracieuses
Se succèdent, silencieuses,
Comme dans un mouvant décor ;
Puis le tourbillon vole et passe,
Et le profond miroir de glace
Semble vibrer sous son essor.

Puis le large ruban se coupe,
De çà de là se forme un groupe
Qui, plus loin, se rompt à son tou
Pour commencer la course folle
Où chacun s'entre-croise et vole
Avec un bruissement sourd.

La vitesse augmente, la fièvre
Monte, l'œil s'allume, la lèvre
S'ouvre, l'éclat joyeux des voix
S'étend sous la voûte sonore,
Ainsi qu'au lever de l'aurore
L'appel des oiseaux sous les bois.

Parfois, un patineur novice
Entraîné par son élan, glisse
Et tombe ; alors, on voit, souvent,
Dans une commune disgrâce,
Ceux qui suivaient la même trace
Tomber sur l'obstacle mouvant.

Ces chutes sont peu dangereuses ;
—J'en ai vu de plus sérieuses,
Dans le monde non-patineur ;—
On porte, ici, la tête haute
En se relevant de sa faute,
Car tout est sauf, même l'honneur.

Mais voici que les bruits s'apaisent,
Les voix, qui s'élevaient, se taisent
Dans un accord mystérieux ;
C'est que, tout au haut de la glace,
L'orchestre jette, de sa place,
Ses préludes harmonieux.

Sous le charme de la cadence.
La ronde repart, se balance,
A pas ondulants et rythmés;
On n'entend qu'un faible murmure
Qui flotte et marque la mesure
Parmi les groupes animés.

Puis, le mouvement plus rapide
Court; le long ruban se dévide
A pas brusques, précipités;
Les patineurs passent, s'effacent,
Et puis, l'instant d'après, repassent
Comme en un vertige emportés.

Mais, une légère buée
S'élève et forme une nuée
Autour des lustres jaunissants.
L'heure déjà tardive passe,
La fatigue montre sa trace
Sur les visages pâlissants.

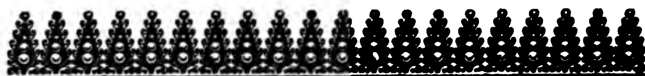
L'orchestre éteint sa voix qui râle,
Pendant que, là-bas, le jour pâle
Regarde au guichet entr'ouvert ;
Il est temps de partir, la foule
Silencieusement s'écoule
Vers le chemin froid et désert.



C'est ainsi que notre existence,
Pendant les premiers jours, s'avance
Dans la joie et sous la clarté ;
Mais, vers le milieu de la route,
L'homme, surpris, regarde, écoute :
Il est seul, dans l'obscurité.



# MÉLANGES



## A CORINNE ET MARIETTE

O petites, je n'écris bien
Qu'en vous regardant l'une et l'autre ;
Car, si j'en prends un peu du mien,
J'y mets aussi beaucoup du vôtre.

Avec vous, je n'ai pas besoin
De chercher les grandes pensées ;
Et je ne vais jamais bien loin
Trouver vos âmes empressées.

Nous nous parlons très librement,
—Nous connaissant de vieille date,—
Et j'apprends, avec vous, comment
Dire une chose délicate.

Et puis, je suis toujours certain
D'intéresser mon auditoire :
Je parlerais jusqu'au matin
Qu'on écouterait mon histoire.

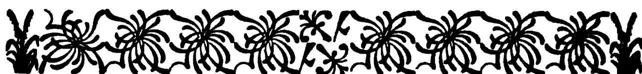
Je suis fier, au fond, savez-vous,
De ces petits succès d'estime ;
Car, on peut le dire, entre nous :
Le simple est tout près du sublime.

Vous êtes là, tantôt riant,
Tantôt toutes effarouchées ;
Et je suis sûr, en vous voyant,
Que, du coup, je vous ai touchées.

Ah ! si, pour écrire ou parler,
On regardait toujours l'enfance,
Que de traits on saurait voiler,
Qui font plus de mal qu'on ne pense !

Petites, puissiez-vous toujours,
—Pour éviter toute blessure,—
Vous contenter de mes discours
Pauvres, mais au moins sans souillure.





## L'AVEUGLE

Vous dont les yeux s'ouvrent sans cesse
Au glorieux éclat du jour,
Vous qu'un joyeux soleil caresse
A chaque instant avec amour ;
Vons qui, sur la terre fleurie,
Marchez en regardant les cieux,
Et qui, dans la verte prairie,
Pouvez guider vos pas joyeux.

Vous pensez quelquefois, sans doute,
En cheminant dans les clartés,
Qu'un malheureux poursuit sa route
Dans la nuit noire, à vos côtés.
Pour lui, sans cesse un sombre voile
Sur la nature est étendu :
Son horizon est sans étoile,
Son soleil, à jamais perdu.

De quelque côté qu'il s'avance,
L'ombre impénétrable le suit ;
Autour de lui, sépulcre immense,
La nuit sans fin, toujours la nuit !
Et, dans sa zone sans lumière,
Vivant comme sous un linceul,
Il est constamment solitaire
Sans pouvoir jamais être seul.

Comme vous, j'ai vu la nature
Et j'ai joui de ses beautés;
J'ai vu l'élatanté parure
Du ciel, et ses douces clartés.
Je travaillais comme les autres,
Content, sans refuser mon tour;
Et mes deux bras, comme les vôtres,
Gagnaient le pain de chaque jour.

Et le soir, assis sur la porte
Avec ma femme, je voyais
Mes enfants, joyeuse cohorte,
S'amuser, et puis je disais,
En voyant au ciel un nuage :
—Demain, nous aurons mauvais temps.
—Un compagnon, après l'ouvrage,
S'arrêtait, nous causions, contents.

Toujours assez de pain en huche,
Les enfants n'allaient pas pieds nus ;
L'hiver, dans le poële, une bûche ;
Les pauvres étaient bienvenus.
Hélas ! ce temps a passé vite !
Mes yeux sont partis : après eux,
Le malheur est venu de suite,
Avec son cortège hideux.

La misère assise à la porte,
La nudité, le froid, la faim
Et ses déchirements ; en sorte
Qu'il m'a fallu tendre la main.
Ces bras si forts à leur ouvrage,
Jadis jamais ne se lassant,
Savez-vous qu'il faut du courage
Pour les tendre vers le passant !

Croyez, ce n'est pas la paresse ;
Si seulement je pouvais voir ! ....
Mais, en attendant, la faim presse,
Il leur faut du pain pour ce soir !
—Donnez ; et que la Providence,
Pour ce service à moi rendu,
Vous remette, en sa bienfaisance,
Tout le bonheur que j'ai perdu.





## LA VISITE DU PETIT PAUVRE

*A Mme J. J. R.*

Je ne viens pas, Messieurs, pleurer à votre porte ;
Regardez, ma figure est joyeuse et n'apporte
Que des traits souriants où l'espérance a lui ;
Je ne vous dirai pas que dans notre demeure,
Il fait froid, ce matin, et que ma mère pleure,
Non : tout, jusqu'au malheur, doit sourire aujourd'hui.

Voyez, j'ai revêtu mes beaux habits de fête
Et moi, pauvre petit, je me suis mis en tête
De venir, comme un grand, en visite vous voir.,
Ne me repoussez pas ; car, malgré ma misère,
Mon souhait vous sera, peut-être, plus sincère
Que tous ceux qu'aujourd'hui vous allez recevoir.

Dieu, toujours généreux dans les dons qu'il dispense,
A mis autour de vous une heureuse abondance :
Ah ! puissiez-vous longtemps conserver ses bienfaits !
Et qu'il vous donne aussi la santé qui fait vivre,
Et sa force d'en haut, pour que vous puissiez suivre
Le sentier du devoir et ne tomber jamais.

Qu'il garde tous vos jours de la tristesse amère,
A vos petits enfants qu'il conserve leur mère,
Leur mère, ange d'amour, veillant sur leur sommeil !
Bien loin de leur chevet qu'il chasse la souffrance
Et que, chaque matin, sa douce Providence
Vienne, dans un rayon, sourire à leur réveil.

Et vous qui n'avez que mon âge,
Que votre ciel soit sans nuage,
Petits enfants, soyez heureux !
Coulez tous vos jours sans alarmes,
Et que l'amertume des larmes
Jamais ne ternisse vos yeux.

Que le froid jamais ne vous presse,
Qu'une maternelle caresse
Vous éveille chaque matin ;
Que jamais votre bonne mère
N'ait une larme à sa paupière
Quand vous demanderez du pain !

L'hiver, dans vos maisons bien closes,
Jouez ; et, l'été, que les roses
Se tressent dans vos blonds cheveux.
Aimez bien votre douce mère,
Aimez bien aussi votre père,
Celui de la terre, et des cieux.

Et tandis que le froid, la neige,
Chaque matin, triste cortège,
Nous accompagnent ici-bas,
A nous, enfants, faites l'aumône ;
Et Dieu vous devra la couronne,
Là-haut, qui ne se flétrit pas !





## JOURNALISTE ET ABONNES

Depuis tout près de quarante ans
Je viens frapper à votre porte,
Chaque jour ; beau temps, mauvais temps,
Fidèle ami, je vous apporte
Tout ce qui peut intéresser
Votre cœur, votre intelligence,
Tâchant de ne jamais blesser
La plus sensible conscience.

J'ai passé par des chemins durs.
Et j'ai, bien souvent, dans la route,
—Mes yeux n'étant pas encor sûrs,—
Hésité dans l'ombre du doute.
Mais mon courage a tenu pié,
Et l'aide de la Providence
Avec votre bonne amitié,
A soutenu ma confiance.

Je n'ai pas flatté les puissants,
J'ai toujours dénoncé le vice;
Quand les chemins étaient glissants
Je m'appuyais sur la justice.
Fidèle soldat du devoir,
J'ai, bien souvent, étant honnête,
Refusé l'argent, pour pouvoir
Avec vous porter haut la tête.

J'ai travaillé, lutté longtemps,
Ayant la force et la jeunesse,
Croyant toujours qu'avec le temps,
Si je n'avais pas la richesse,
Dans l'avenir du moins j'aurais
Une modeste indépendance :
Car, dans les jours les plus mauvais,
On ne perd jamais l'espérance.

Mais voilà que l'âge s'en vient,
Et la lutte est plus difficile ;
Si le courage se soutient,
Le bras est un peu moins docile.
Il nous faut, pour ne pas plier,
Nous assister les uns les autres :
Souffrez que je vienne appuyer
Quelquefois ma main sur les vôtres.

Dieu qui nous a toujours bénis,
Veut éprouver notre courage;
Si nous savons rester unis
Nous pourrons soutenir l'orage.
Et, quand viendra le temps meilleur,
Vous aurez cette douce joie
D'avoir mêlé votre bonheur
Aux épreuves que Dieu m'envoie.





## L'OCÉAN

*Imité de l'anglais du Col. Patten.*

Sombre et fier Océan dont la crête écumeuse
Semble toujours la même et change à chaque instant,
Combien de voyageurs sur ta vague brumeuse
Vont chercher la fortune ou le nom éclatant !

La mère te maudit lorsque ton flot perfide
Engloutit un enfant tendrement adoré ;
La pauvre fiancée, ouvrant son œil humide,
Explore longuement ton horizon doré

Hélas ! son désespoir entrevoit sous ton onde,
Tout là bas, une tombe isolée et profonde ;
Roule, roule ta vague et ton flot séducteur ;

Océan sans repos et qui grondes sans cesse,
Brillant comme nos jours que le soleil caresse,
Comme eux ton flot renferme un mirage trompeur !





# HALTE

CONVENTION DES ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE STE MARIE, DE MONTRÉAL, EN JUILLET 1882.

*A l'abbé H. R. Casgrain.*

Nous voici revenus dans ces murs tutélaires
Où s'élevaient jadis nos ferventes prières,
Nos chants et nos hymnes pieux ;
Murs à l'ombre desquels s'écoula notre enfance,
Loin de tous les dangers, pleine de confiance
Dans un avenir radieux.

Salut ! temple sacré, salut ! maison bénie,
Sur ton vieux dôme, encor, ce bienfaisant génie
Qui nous conduisait par la main,
Plane comme autrefois ; et, sous ton haut portique,
Nos cœurs, soudain frappés d'un souvenir magique,
On reconnu l'ancien chemin.

O mes vieux compagnons, dans ces immenses salles,
Dans la chapelle sainte aux voûtes magistrales,
Et dans ces profonds corridors,
Ne vous semble-t-il pas, à travers l'ombre épaisse
Des ans, voir repasser notre heureuse jeunesse
Et les brillants rêves d'alors ?

Vous les rappelez-vous, ces heures fortunées ?
Hélas ! depuis ce temps, un grand nombre d'années
Ont passé sur nos fronts rêveurs,
Sans pouvoir, cependant, effacer la mémoire
Des jours heureux vécus sous ce toit : leur histoire
Est écrite au fond de nos cœurs.

Elle est écrite aussi partout : sur chaque pierre,
L'œil du souvenir lit un brillant caractère
Qui se détache à chaque pas.
Elle est dans cet écho dormant sous chaque voûte
Qui s'éveille soudain et que le cœur écoute,
Si l'oreille ne l'entend pas.

Elle est écrite ici, surtout, dans cette enceinte (1)
Où la voix des adieux n'est pas encore éteinte,
Où nous nous sommes séparés,
Un jour, le cœur ému, mais rempli d'espérance,
Pour nous aventurer sur l'océan immense
Et dans des pays ignorés.

Longtemps nous avons vu notre nef vagabonde
Explorer en tous sens la mer vaste et profonde,
Lorsqu'un jour, une grande voix,
Comme un chant maternel, à l'accent doux et tendre,
Vint frapper notre oreille et sembla faire entendre
Un écho des jours d'autrefois.

(1) La salle des promotions.

Aux sons mystérieux de cet écho d'enfance,
A ce cri de rappel, une vive espérance
Remplit nos cœurs d'un doux émoi ;
Quittant pour un moment la pénible carrière,
Nous avons retourné nos regards en arrière,
Mes amis, et voilà pourquoi

Nous sommes revenus dans ces murs tutélaires
Où s'élevaient jadis nos ferventes prières,
Nos chants et nos hymnes pieux,
Murs à l'ombre desquels s'écoula notre enfance,
Loin de tous les dangers, pleine de confiance
Dans un avenir radieux.

Nous sommes revenus, à la voix paternelle
Qui nous a rappelés, rendre un compte fidèle
Des talents qu'on nous a donnés ;
Nous sommes revenus sous nos vielles bannières,
Raconter simplement à nos plus jeunes frères
Ce qu'on pu faire leurs aînés.

Vos aînés, mes amis, au livre de l'histoire
N'ont pas pu tous inscrire une page de gloire,
Mais, s'ils n'ont pas eu ce bonheur,
Tous ceux que vous voyez ont cette joie immense
D'avoir pu conserver au livre de l'enfance
La page blanche de l'honneur.

Ils peuvent porter haut et le cœur et la tête,
Et si tous n'ont pas pu s'élever jusqu'au faîte,
Du moins, on pourrait voir encor,
Sur ces fronts qu'autrefois ceignit mainte couronne,
Un sillon lumineux où, brillante, rayonne
L'*Alma mater* en lettres d'or.

C'est sous ce nom sacré qu'ils marchent dans la vie,
C'est l'étoile de mer qu'ils ont toujours suivie
Et qu'ils suivront sans dévier.
La route, quelquefois, est montante et pénible,
Mais ils savent qu'ici, l'erreur est impossible,
Et qu'ils sont dans le droit sentier.

Pour vous, qui commencez ici-bas la carrière,
Partout où vous irez, sur cette immense terre,
Vous trouverez, sur le chemin,
Ferme dans le devoir et le cœur et l'ouvrage,
Quelqu'un de vos aînés, luttant avec courage
Et prêt à vous tendre la main.

Celui-là, vous pourrez le regarder en face :
Si, sur son front, des ans vous remarquez la trace,
Du moins jamais vous n'y verrez
Le regard hésitant du fourbe qui se cache,
Car il a conservé sa dignité sans tache
Et ses souvenirs vénérés.

Plusieurs d'entre eux, hélas ! et des meilleurs, sans doute,
Qui manquent à l'appel, sont tombés sur la route,
Comme des soldats pleins de cœur ;
De ceux-là vous pourrez en toute confiance
Garder au fond du cœur la chère souvenance :
Ils sont morts au champ de l'honneur.

Et maintenant, vous, dont dont la constante tendresse
Entoura de ses soins notre faible jeunesse,
Vous, nos professeurs bien aimés,
Qui, vous faisant petits pour être à notre taille,
Nous avez préparés pour la grande bataille
Et de votre courage armés ;

Vous qui, même du sein de votre solitude,
Sur nous veillez encore avec sollicitude,
Et qui nous avez réunis
Pour réchauffer nos cœurs à la flamme qui brille
Vive comme toujours au foyer de famille,
De nous tous, ah ! soyez bénis !

Vous poursuivrez toujours votre œuvre si féconde,
Et vous travaillerez, loin des regards du monde,
Au bonheur de l'humanité ;
Et, lorsque les méchants, que tout succès irrite
Chez les autres, viendront ternir votre mérite
Et votre nom si haut porté,

Nous serons là, nous tous, pour leur crier : " Arrière !
" Nous ne permettons pas qu'une voix téméraire
" Sonne ici sa vaine clameur ;
" Allez porter ailleurs votre plainte inutile,
" Ceux que vous attaquez ont, chez nous, droit d'asile,
" Et leur honneur est notre honneur !

" Ils ont souffert la faim et la soif sans murmure,
" Ils ont suivi l'Indien sous la forêt obscure,
" Le front meurtri, les pieds saignants ;
" Ils ont versé leur sang sur les champs de bataille,
" Ils ont porté la croix à travers la mitraille,
" Pour offrir son baume aux mourants.

" Sur tout ce continent, on voit leur robe noire
" Passer majestueuse à travers notre histoire,
" Comme un drapeau de ralliement ;
" Partout, nous les voyons poursuivre avec constance
" L'Evangile à la main, cette œuvre qui commence
" Par de Brébeuf et Lallemant.

" Eux, dont la voix tonnait pour les grands de la terre,
" Vont sans regret porter leur noble ministère
" Au fond d'un pays ignoré ;
" Eux, qui peuvent montrer des trésors de science,
" Ils viennent humblement faire épeler l'enfance
" Aux pages du livre sacré. "

Oui, voilà quels sont ceux dont la voix paternelle
A l'antique maison aujourd'hui nous rappelle
Pour cette fête du foyer ;
Et c'est pourquoi, le cœur content et l'âme fière,
Nous avons sans regret quitté notre carrière
Pour reprendre le vieux sentier ;

Le vieux sentier, tout plein des souvenirs d'enfance,
Où refleurit encor notre reconnaissance
Pour nos bien aimés professeurs ;
Pour ceux dont la constante et jalouse tendresse
Entoura de ses soins notre faible jeunesse,
Et qui furent nos bienfaiteurs.

Nous sommes revenus vers eux, de loin, sans doute,
Mais nous avons gardé le même cœur en route,
Et leurs yeux pourront voir encor
Sur ces fronts qu'autrefois ceignit mainte couronne,
Le sillon lumineux où, brilante, rayonne
L'*Alma mater* en lettres d'or.





# FRAGMENT

D'UNE CANTATE CHANTÉE A L'ARRIVÉE DE S. A. R. LA PRINCESSE LOUISE ET DU MARQUIS DE LORNE.

*Premier soldat.*

Le tambour bat, le clairon sonne,
Voici l'appel du régiment;
Sur les remparts le canon tonne
Allons, compagnons, en avant!

*Deuxième soldat.*

Partons, déployons nos bannières,
Oriflammes, flottez aux vents !
Et toi, vieux drapeau de nos pères,
Déroule tes plis triomphants.

*Chœur.*

I

Sonnez, clairons des batailles
Bronzes, tonnez vers les cieux !
Eveillez de nos murailles
Les échos si glorieux !

Et, vous guerriers magnanimes
Qui dormez sous les lauriers,
Levez-vous, héros sublimes,
Découvrez vos fronts altiers !

Aux murs de la cathédrale,
Décrochez le drapeau blanc ;
Dans la marche triomphale
Venez prendre votre rang !

*Finale*

O jours de combats glorieux
Où sonnait la trompe guerrière !
O vous tous, soldats valeureux
Qui dormez sous la même pierre !
Soleil qui jadis éclairas
Tant de gigantesques batailles :
Nuit discrète qui dérobas
Tant de sanglantes funérailles !
Le sang partout est effacé :
Mettons ensemble notre gloire,
Des grands noms de notre passé
Chantons ensemble la mémoire !





## APRÈS CINQUANTE ANS

*A Louis Fréchette.*

Ils se rencontraient sur la route,
Après le travail, à pas lents,
A l'âge où, flottant dans le doute,
En lui-même le cœur écoute,
Tout rêveur, des appels troublants.

Ils s'entrevoyaient dans la plaine,
A l'heure chaude du midi,
Où bêtes et gens sous un chêne,
Fatigués, reprennent haleine,
Offrant au vent leur front tiédi.

Puis, à l'église du village,
Un dimanche, il leva les yeux :
—Etait-ce son air doux et sage,
Ou bien la fleur de son corsage,
Qui le rendit tout soucieux ?

Elle, absorbée en sa prière,
Tanquille, semblait ne rien voir
Que l'autel baigné de lumière ;
Pourtant, il crut que sa paupière
Frémissait sur son grand œil noir.

Et puis, un soir, à la veillée,
Il lui parla : sa voix tremblait
Pendant qu'en son âme, éveillée,
—Comme au printemps sous la feuillée,—
La voix des amours modulait.

Elle écoutait, toujours rêveuse
Et douce, avec un œil surpris
Et la lèvre silencieuse.
Il savait qu'elle était heureuse
Et que leurs cœurs s'étaient compris.

Bientôt, on les vit à l'église,
Agenouillés devant l'autel :
Elle jurait d'être soumise,
Lui, de garder la foi promise
Sous le regard de l'Eternel.

Et puis la vie à deux commence
Dans l'extase des premiers jours ;
Bercés d'une même espérance,
Chacun d'eux à la confiance
D'un bonheur qui dure toujours.

Le temps court, la famille pousse,
La maison de rires s'emplit ;
Elle, toujours vaillante et douce,
Conduit gaîment et sans secousse
Ce groupe frais qui l'embellit.

Tête brune ou bien blonde tête,
Cheveux bouclés ou cheveux droits,
A chaque arrivant on fait fête,
Et la maison est toujours prête
A rélargir ses murs étroits.

Et, sans en avoir conscience,
On vit, au jour le jour, sans voir
Que, si le temps marche en silence,
—De peur d'effrayer,—il avance
Et que, bientôt, il sera soir.

Et les ans se suivent et passent,
Les feuilles tombent bien des fois :
Les sourires d'enfant s'effacent
Et les voix profondes remplacent
Les gazouillements d'autrefois.

La famille est nombreuse et forte
Et grande : Dieu les a bénis,
Si bien que, maintenant, la porte
Va s'ouvrir pour que l'aîné sorte,
Les laissant presque désunis.

Alors les deux vieux se regardent,
D'abord, inquiets et tremblants ;
Puis davantage se hasardent :
Ils s'aperçoivent qu'ils s'attardent
Et que leurs cheveux sont tout blancs.

Leur cœur bat, leur boucho soupire:
—Hélas ! que nous avons vielli
Sans qu'on ait osé nous le dire !
—Mais, elle, a repris son sourire
Bien vite, et dit, l'air recueilli:

" —Qu'importe donc si le temps passe
Emportant les espoirs déçus,
Puisqu'il nous laisse à notre place
Viellir sans avoir l'âme lasse
Et sans nous en être aperçus !

" Tes cheveux blancs sont beaux quand même,
Et, d'ailleurs, vois aussi les miens
Qui me font un blanc diadème:
Qu'importe-t-il donc si je t'aime
Et si toujours tu te souviens !"

Et lui: — " Femme tu me rappelle
A la raison: vivons encor;
Car, moi, je te trouve aussi belle
Que quand ton bonnet de dentelle
Se rompait sous tes tresses d'or."

Alors, leurs regards se voilèrent
De larmes pleines de douceur,
Leurs mains tremblantes se cherchèrent
Et puis, leurs lèvres se touchèrent
Dans un baiser monté du cœur.





# VANITAS VANITATUM

1er *Janvier* 1882.

*A. W. C. Howells.*

Encore un an qui passe et fuit,
Pendant qu'à l'horizon le nouvel an s'avance,
Rejetant d'un coup d'aile à l'immuable nuit
Un lambeau de notre existence.

Pauvres mortels, faut-il pleurer
L'an qui vient de finir ou celui qui va naître ?
D'ombre ou bien de soleil Dieu va-t-il l'entourer ?
De cela lui seul est le maître.

Hélas ! tous nos jours sont tissus
De joie et de douleur, de crainte et de d'espérance ;
Et l'avenir, pour nous, a ses espoirs déçus,
Comme le passé sa souffrance.

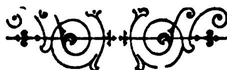
Quand, au matin, le ciel est pur,
Le midi vient souvent le couvrir de nuages ;
Après le soleil d'or qui s'éteint dans l'azur,
La nuit a ses soudains orages.

L'arbre paré de fraîches fleurs
A-t-il toujours des fruits quand arrive l'automne ?
Il suffit d'un moment pour flétrir ses couleurs
Et jeter au vent sa couronne.

Mais pourquoi tant s'inquiéter ?
Ces jours de l'avenir, en verrons-nous l'aurore ?
Pèlerins ici-bas, nous voulons arrêter,
Et le Seigneur dit : marche encore !

Au printemps, les fleurs renaîtront
Et les nids s'empliront do voix harmonieuses;
Les souffles parfumés partout embaumeront
L'ombre des nuits silencieuses.

Où serons-nous quand les oiseaux
S'en reviendront, joyeux, chanter dans les grands arbres ?
—Allez le demander au secret des tombeaux :
Nous serons couchés sous leurs marbres !





## LA RÉPONSE DU SÉMINOLE

*Imité de l'anglais du Col. Patten.*

Feu de partout ! Lancez vos colonnes serrées !
Je ne courberai pas mon front ;
Sur ce bras libre et fier, vos chaînes exécrées
Jamais plus ne s'imprimeront !

Aux nuages du ciel j'ai dérobé leur foudre,
A mon tour, et ce bras vainqueur
Va marquer dans le sang la trace de la poudre
Au pâle front de l'oppresseur.

J'ai semé la terreur dans vos lointains villages,
J'ai fait frémir vos cœurs souillés :
J'ai scalpé vos guerriers et j'ai blanchi vos plages
De tous leurs crânes dépouillés.

Vous m'offrez des traités, la paix ? Votre offre est vaine,
Je bravo le visage blanc !
Tout le fer de ma lance est trempé dans la haine ;
Mon cri de guerre est *mort et sang !*

Défendez vos foyers ; le butin de la guerre,
Prenez-le ; moi mon seul plaisir
Est de voir tout sanglant et mordant la poussière,
L'homme blanc tomber et mourir !

Sa plainte à mon oreille est comme une harmonie,
Sa souffrance, un baume à mon cœur ;
Je savoure à long traits toute son agonie,
Quand ils se tord dans la douleur.

Vous me traquez partout, comme un gibier farouche,
A travers plaines et bosquets ;
Partout j'ai devant moi la menaçante bouche
Et la pointe de vos mousquets.

Moi seul, comme un guerrier, du haut de la colline,
Avec ma fière lance au poing,
Je tiens contre vous tous ferme, et ma carabine
Vous dit : n'avancez pas plus loin !

Vous voulez dévaster mon wigwam solitaire ?
—Je l'ai moi-même incendié ;
Egorger devant moi mes enfants et leur mère ?
—Leur fraîche tombe est sous mon pié ! (1)

Vous voulez par la faim me réduire, sans doute,
Impuissants sur ceux que j'aimais ?
—Je vis de haine, c'est un pain dur, mais je doute,
Qu'il vienne à me manquer jamais !

(1) Un grand nombre de Séminoles ont tué leurs propres enfants qu'ils considéraient comme un embarras durant la guerre.

Oui, mon cœur tout entier jette sur vous sa haine,
Mes yeux, leurs méprisants regards !
Jusqu'au dernier soupir de ma mourante haleine,
Je braverai vos étendards.

Vous demander quartier ?—Jamais. Et ma vengeance,
Jamais vous ne la dompterez.
Je veux de votre sang faire une mer immense :
Avec moi vous y tomberez !





## HIER ET AUJOURD'HUI

*A Melle L. M.*

C'était hier. Dans le feuillage,
L'oiseau voletait librement,
Et, sur le sable du rivage,
Le flot murmurait doucement.

Devant nos yeux l'espace immense,
Et, sur nos têtes le ciel bleu
Où le soleil, cet œil de Dieu,
Nous accompagnait en silence.

Je les conduisais par la main ;
Ils me demandaient bien des choses,
Dans leur cher babil enfantin,
Sur les effets et sur les causes.

Et je leur disais : " Mes enfants,
Je tâche de vous satisfaire,
Mais vous saurez sans votre père,
Hélas ! lorsque vous serez grands ! "

Nous entrions dans la prairie
Où les parfums suivaient nos pas,
Et, sur cette plaine fleurie,
Je jouissais de leurs ébats.

Puis, nous marchions près de la grève,
Entre la forêt et la mer,
Pleins de bonheur. C'était hier :
Hier a passé comme un rêve !

Hélas ! ils sont loin maintenant,
Et je suis seul à les attendre ;
Car l'homme a remplacé l'enfant
Je n'ai plus rien à leur apprendre

Ils ont leur famille, à leur tour.
Moi, tandis que ma tête blanche
Dans la solitude se penche,
Je me souviens d'eux chaque jour.

Nous avions si longtemps ensemble
Parcouru les mêmes sentiers,
La main dans la main, qu'il me semble
Dur de nous trouver étrangers.

—Telle est pourtant notre existence :
Quand l'oiseau sait voler un peu,
Il quitte sans regret le lieu
Où s'abrita sa tendre enfance.



## YESTERDAY AND TO-DAY

(*Traduction de M. W. C. Howells.*)

'T was yesterday; amidst the leaves,
The bird was volable in song;
Above their pebbled bed the waves
Silently, sweetly stole along.
Before our eyes was space immense,
And overhead the clear blue sky,
Where the bright sun, that eye of God,
Watched us in silence from on high.

I led my children by the hand;
Cause and effect the bade me tell,—
In the dear voice of infant land,—
Asking of me to teach them well.
" My children, if you thus aspire,
In paths of knowledge, I will lead,
But you must learn without your sire
Ah ! then you will be great indeed."

Suppose we enter the broad plain,
Where perfumes are not always ours,
I'll join you in the sweet domain,
To share its labor and its flowers.
Again, along these banks we stray
Between the forest and the stream,
On plains of joy. 'T was yesterday,
But yesterday is now a dream.

Alas ! they 're now in ripened years,
I'm hĕre alone; for thom I wait:—
In the child's place the man appears;
No more to teach : 'T is now to late.
It is *their* family, *their* home.
*Me*, though white and bowed my head,
Drooping in solitude alone,—
I honor the steps the daily tread.

We had so long together strayed,
Taken through life so wido a range,
And hand in hańd our journey made,—
We cannot deem each other strange.
Such is all life, where 'er 'tis set,
The bird, when fledged is sure to fly,
And quit the nest without regret,
That sheltered it in infancy.



## LE PORTEUR DE JOURNAUX

Je ne suis pas un personnage
Avec un brillant équipage
Et des laquais tout galonnés ;
Quand j'arrive, les gens d'en face
Ne s'élancent pas de leur place
Pour coller aux vitres leur nez.

On ne voit pas, à ma venue,
Les gens s'attrouper dans la rue
Et se dire tout bas mon nom ;
Personne, autour de ma voiture,
Ne vient épeler, je vous jure,
Un indéchiffrable blazon.

Je suis un bon petit bonhomme,
Trottinant son chemin tout comme
Le plus humble des serviteurs.
Tous les petits chiens me connaissent,
Et les plus gros même me laissent
Passer, presque comme un des leurs.

Mon nom ! Vous l'ignorez peut-être ?
—Il est très facile à connaître
Et n'est pas dur à prononcer ;
Disons que je m'appelle Pierre :
Le nom ne fait rien à l'affaire,
Quand on entre sans s'annoncer.

Nous vivons dans un siècle étrange
Où tout se culbute et se change ;
Où le gros million d'hier,
Demain marchera dans la boue,
Pendant qu'au sommet de la roue
Son laquais trône et fait le fier.

C'est une grande comédie
Où la voix la plus applaudie
En vient bientôt à nous lasser ;
Le trône d'un instant se perche,
L'acteur retombe sur la planche .....
On l'a déjà fait remplacer.

Chacun y fait son petit rôle,
L'un obéit, l'autre contrôle,
Puis, vient une puissante main ;
C'est la main de la Providence ;
Elle agite un peu la balance,
Et .....tout sera changé demain !

Ainsi, lorsqu'après un naufrage,
Tous les passagers, à la nage,
Battent les profondeurs de l'eau,
Dans leur lutte avec la tempête,
La plus illustre et l'humble tête
Se trouvent au même niveau.

Sur un même morceau de planche,
La main noire avec la main blanche
Tente un effort désespéré ;
Et, si mon épaule est plus forte,
Il se peut que je vous supporte
Jusqu'au rivage désiré.

C'est pour cela que, sur la terre,
Il faut savoir partout se faire,
Dans la classe où Dieu les a mis,
Des appuis en cas de faiblesse
Et des aides pour la détresse :
Il faut se faire des amis.

Je n'entends pas l'ami qui gruge
Et vient chez vous chercher refuge
Seulement quand le coffre est plein ;
J'entends cet ami véritable
Qui vous fait asseoir à sa table
Quand la vôtre n'a plus de pain.

Votre position est belle,
Vous êtes en haut de l'échelle ;
Mais peut-être qu'un jour, viendra
Une terrible catastrophe,
Et j'ai peut-être en moi l'étoffe
De l'ami qui vous sauvera.

Vous me devrez, avec la vie,
Une gratitude infinie,
Je serez riche. Mais, pourtant,
La chose peut se faire attendre,
Et j'aimerais à pouvoir prendre
Un petit acompte à présent.

Un sou, cinquante, à votre guise !
Et ne craignez pas que je dise
Le chiffre, s'il est trop petit ;
Donnez la pièce la plus mince ;
Avec vous je serai bon prince :
Je vous ferai même crédit.

Et maintenant je vous souhaite,
—Puisque la mode est ainsi faite,—
Tous les biens que vous désirez :
Aux mamans, un peu moins d'emplettes,
Aux papas, de móins lourdes dettes,
Aux enfants, des bonbons sucrés.





## A NOS FRÈRES DES ÉTATS-UNIS.

*A l'occasion de la grande célébration de la St. Jean-Baptiste, à Québec, le* 24 *juin* 1880.

Frères, vous revenez d'une terre lointaine
Pour vous asseoir une heure aux foyer des aïeux
Et revoir ce pays qu'un jour d'amère peine,
Il vous fallut quitter pour chercher d'autres cieux.

Le cœur rempli des voix du passé, l'âme pleine
Des anciens souvenirs, vous revenez, heureux,
Respirer de nouveau l'atmosphère sereine
Du sol natal, rêver sous ses grands bois ombreux.

Soyez les bienvenus! Sur la terre chérie
Que le Ciel nous donna pour commune patrie,
Tous vos noms de chacun sont encore connus.

Si nous avons longtemps pleuré sur votre absence,
Nos cœurs sont aujourd'hui dans la réjouissance,
Nos bras vous sont ouverts : soyez les bienvenus!





## UN SOUVENIR ET UN HOMMAGE

**Inauguration de la statue de Mgr Déziel, fondateur de Lévis, le 27 septembre 1885.**

*A L. P. Hébert.*

O peuples qui placez aux fastes de l'histoire
Et qui, dès ici-bas, couronnez dans la gloire
Ceux qui furent grands parmi vous ;
Ceux qui, dans les conseils ou bien dans la bataille,
De leur parole ardente ou de leur haute taille
Se dressèrent au nom de tous,

Pour relever partout la force qui décline,
Pour vous faire un rempart de leur forte poitrine,
Pour vaincre ou mourir sous vos yeux ;
Ceux qui, dans les déserts des grands océans mornes,
Des continents perdus ont retrouvé les bornes,
Ou pris les mesures des cieux ;

Ceux qui, portant au cœur la soif du sacrifice,
Et voyant resplendir, au loin, l'amer calice
Dont le fond seul contient le miel,
S'en sont allés là-bas annoncer l'évangile,
Et, travailleurs hardis, changer un champ stérile
En jardins fleuris pour le ciel;

Vous voulez donc ainsi réveiller l'espérance,
Et montrer qu'ici-bas même, la récompense
Doit toujours suivre le bienfait;
Mais vous voulez, surtout, proposer un exemple
Que la postérité puisse suivre et contemple:
O peuples, vous avez bien fait!

Car, l'exemple de ceux qui, sentant dans leur âme
Je ne sais quelle vive et courageuse flamme,
Furent les bons ou les vainqueurs,
C'est un phare élevé dont les feux illuminent
Ceux qui, perdus en bas, sous les ombres cheminent,
Loin des clartés, loin des hauteurs.

C'est une main d'ami, prévoyante et discrète,
Mystérieusement tendue et toujours prête
À relever, à soutenir ;
C'est un regard qui vient, au fond des consciences,
Doux et fort, rayonner sur les désespérances
Et sauver par le repentir.

Oui, ces grands noms que vous tirez de la poussière
Pour les faire rentrer dans la pleine lumière
Du couronnement immortel,
Vous montrent le chemin qui mène sur les cimes
Et deviennent pour vous ces arcs-en-ciel sublimes
Qui joignent la terre et le ciel.

Et c'est pourquoi voilà que ce jour nous rassemble
Ici, pour célébrer, pour acclamer ensemble
Le grand et noble souvenir
De celui qui pour nous fut le modèle même
Des âmes à qui Dieu réserve un diadème
Que jamais rien ne peut ternir.

Et quel autre aussi bien le mérita ? Quel autre
Eut jamais plus que lui ce grand zèle d'apôtre,
Ou plus entier se consacra
A l'œuvre qui remplit toute son existence ?
Quel autre eut plus de droit à la reconnaissance ?
Quel autre plus grand se montra ?

Le voyez-vous, déjà, dans l'ardeur du jeune âge,
Mesurer d'un coup d'œil fier comme son courage
Le vaste champ à parcourir ?
Puis, sans jeter jamais un regard en arrière,
S'élancer, le front calme et haut, dans la carrière
Que le ciel l'appelle à fournir ?

Oubliant tout, famille, amis, honneurs, richesse,
Tout ce que peut rêver un cœur plein de tendresse,
Il n'a plus qu'un seul rêve au cœur :
Glorifier le Dieu dont il s'est fait le prêtre
Et conduire au salut ceux que son divin Maître
A confiés à son honneur.

Aux accents généreux de sa voix qui demande
Au nom de Dieu, les cœurs sont émus et l'offrande
Tombe, riche, de chaque main;
Sur le coteau désert, ô merveilleux spectacle,
Voyez grandir les murs du pieux tabernacle
Où Dieu s'immolera demain.

Voyez monter la flèche où la croix salutaire,
Symbole consolant d'un auguste mystère,
Va, tout à l'heure, rayonner ;
Ecoutez, dans la tour, la grande-voix vibrante
Du bronze harmonieux dont la note touchante
Sur vos têtes va résonner.

Le front nu, franchissez les portes de l'enceinte.
Partout, sur les parois de la demeure sainte
Où rien, hier, n'était encor,
Le grand nom du Seigneur, les maximes sacrées,
Et du livre divin les pages vénérées
Apparaissent en lettres d'or.

Ecoutez les échos des voûtes qui frémissent
Sous les accents pieux de ces voix qui bénissent
La tendresse du Créateur ;
Puis, au-dessus, la voix grave, majestueuse
De l'orgue s'élevant, prière harmonieuse,
Comme un encens vers le Seigneur.

Voyez, se détachant, non loin du sanctuaire,
Au-dessus de la nef, comme un phare, la chaire,
Cette compagne de l'autel ;
C'est là que si longtemps retentit sa parole,
Que la main qui bénit, et la voix qui console
Nous montraient le chemin du ciel.

O touchante grandeur de nos temples augustes
Où, dans un même élan, les pécheurs et les justes
Viennent chercher la paix du cœur ;
Où l'enfant innocent murmure sa prière,
Où le veillard courbé verse sa peine amère
Devant le regard du Seigneur ! -

Et pour faire surgir cette maison sacrée,
Ce temple où, tant de fois, l'âme désespérée,
Chacun de nous s'est abrité,
Il suffit de la voix de ce pasteur fidèle
Dont les accents ont su vous inspirer le zèle
D'une admirable charité !

Mais, ce n'est pas assez ; car, dans cette grande âme
La soif du bien ne peut s'étancher, et la flamme
Du dévoûment brûle toujours ;
D'autres dans les plaisirs chercheront leurs délices :
A lui, c'est le travail qu'il faut ; les sacrifices
Sont un besoin de tous les jours.

Il a glorifié Dieu ; mais il doit encore,
Penser à ceux pour qui, chaque jour, il implore,
A genoux, l'aide du Seigneur ;
Il a surtout au cœur un désir qui le presse :
C'est le bien, le salut de la chère jeunesse
Dont il s'est fait le protecteur.

A son appel pressant, on voit bientôt paraître
Un homme, humble, vêtu tout de noir; est-ce un prêtre
Quel est-il, d'où vient-il ? Je vois
Quand il passe, les yeux baissés, sur sa figure
Quelque chose de bon, de grand; à sa ceinture
Se cache une modeste croix.

Quel est-il ?—Vous l'avez tous reconnu, cet homme
Que le monde méprise et que le savant nomme
Avec un souris de pitié :
C'est un humble, mais c'est le fils d'un noble père,
C'est l'enfant de La Salle; appelez-le : " Mon frère,"
Et méritez son amitié.

Car, celui que la foule a méconnu, peut-être,
Celui que les savants, sans daigner le connaître,
Ont vu d'un œil indifférent,
Cet homme qui les fait sourire quand il passe,
Moi qui le connais bien, je vous dis que sa place
Est tout en haut, au premier rang.

C'est celui-là qui vint et qui dit: " O mon père,
" Vous voulez des gardiens: c'est notre ministère,
" Nous sommes prêts dès aujourd'hui."
Et ce fut lui qui prit soin de notre jeune âge;
C'est avec lui que j'ai commencé le voyage:
Si j'ai marché, c'est grâce à lui !

Un peu plus tard, voici venir la sainte fille
Qui parmi les petits se fait une famille
A laquelle elle ouvre son cœur.
Pleine de dévoûment, riche de patience,
Chaque jour, on la voit faire épeler l'enfance
Qui l'appelle tout bas: Ma sœur.

Puis, au déclin du jour, quand sa tâche est finie,
Elle s'en va, vaillante, au lit où l'agonie
Sombre et terrible va venir;
Auprès de la douleur elle prie, elle veille
Sans cesse; au moindre appel qui frappe son oreille,
Elle est là, prête à secourir.

Sa voix a des accents qui rendent l'espérance,
Sa main verse le baume à l'amère souffrance
Que Dieu lui commande d'aimer :
Et si, las de lutter, votre cœur se désole,
Elle trouve toujours un mot qui le console,
Un regard qui vient le calmer.

Quand vous la rencontrez, avec sa robe grise,
L'air sérieux et doux, dans sa modeste mise,
Le regard plein de dignité ;
Inclinez-vous bien bas devant cette humble femme,
Car c'est un dévoûment sans borne, une grande âme :
C'est une " Sœur de Charité."

Or, c'est lui qui fonda ces maisons où l'enfance
Vient apprendre et prier ; ces toits où la souffrance,
Où la faim et la nudité
Viennent, l'une, chercher le baume qui soulage,
Les autres, un morceau de pain et le courage
Pour supporter leur pauvreté.

Ah ! qu'il a bien compris, dans son cœur magnanime,
Ce prêtre dévoué, la mission sublime
Qu'il était chargé d'accomplir !
Des volontés de Dieu ministre infatigable,
Rien n'arréta jamais son zèle inépuisable,
Devant un devoir à remplir.

---

O toi qui, de là-haut, nous regardes, sans doute,
Du séjour glorieux où tu règnes, écoute
Ceux qui vers toi lèvent leurs voix !
A tous ces cœurs émus qu'une même pensée
Fait battre au souvenir de ta grandeur passée,
Viens sourire comme autrefois.

Tu fus leur père à tous, et ta longue carrière
Fut un apostolat ; tu passas sur la terre,
Comme Jésus, faisant le bien ;
Tu laisses après toi des traces glorieuses
Dans ces travaux nombreux, dans ces œuvres pieuses
Dont tu fus l'auteur, le soutien.

Partout où le regard se tourne, il voit paraître
Les souvenirs vivants de ton zèle de prêtre
Et ton nom écrit de ta main ;
Puis, comme un résumé de cette grande vie,
Il contemple aujourd'hui ta figure bénie
Gravée à jamais sur l'airain.

Oui, ces grands monuments aux traits ineffaçables
Mettent sous nos regards les fastes admirables
De tes longs et nobles labeurs ;
Mais, pour faire revivre et consacrer ta gloire,
Le plus beau monument qui garde ta mémoire,
Tu l'as élevé dans nos cœurs !





## LES ÉTRENNES

La foule circule joyeuse,
Et tous les marchands de joujoux
Ont la figure radieuse,
Près de leurs piles de gros sous.
Les reverbères, sur la neige,
Jettent leurs reflets tremblotants,
Et les boutiques qu'on assiège
Ouvrent leur porte à deux battants.

Car, c'est ce soir la grande veille,
C'est la veille du jour de l'an ;
Et, pendant que Bébé sommeille,
Soit le papa, soit la maman,
S'en va de boutique en boutique
Choisir, de l'œil et de la main,
Quelque chose de magnifique
Pour surprendre Bébé demain.

L'emplette se fait et s'emporte,
Et puis, mystérieusement,
On arrive, on ouvre la porte
Sans faire de bruit. Doucement
Sous les oreillers on dépose
La bonbonnière, et, près du lit,
Les jouets dont le bébé rose
Va rêver pendant cette nuit.

Car, depuis la Noël, on songe
Aux étrennes. Tous les enfants
Trouvent que cela se prolonge
Et comptent, pensifs, les instants.
Mais, c'est la dernière journée,
Ils se sont endormis joyeux ;
Demain, c'est la nouvelle année,
Demain, comme ils seront heureux !

Enfin le jour commence à naître,
Vous les entendez s'éveiller
Et puis, sans faire de bruit, mettre
Une main sous leur oreiller.
Hier, ils avaient, dans leur prière,
Fait bien des demandes aux cieux :
Ils ont trouvé la bonbonnière,
Entendez-vous leurs cris joyeux ?

Mais ce n'est pas tout, une *traîne*,
Un cheval de bois, des pantins,
Un sabre brillant et sa gaîne,
Un tambour (hélas !), des patins !
Leurs deux yeux, devant ces merveilles,
Se chargent de reflets touchants :
Vite, bouchez-vous les oreilles,
Car le tambour va battre aux champs.

Après, c'est la petite flûte
Qui chante d'un ton aigrelet,
Et Bébé qui fait la culbute,
Blessé d'un coup de pistolet.
C'est un vacarme épouvantable
Et l'on ne s'entend plus parler :
Mais, pour ce jour, on est capable
De laisser l'orage souffler.

Jouez, enfants, faites tapage,
Criez, courez, c'est votre tour,
Et c'est le nôtre d'être sage.
Quand nous n'y serons plus, un jour,
Vous vous rappelerez, sans doute,
Entendant le tambour gronder,
Qu'au jour de l'an, le père écoute,
Et que Bébé doit commander.





## LES VISITES DU PREMIER DE L'AN

*A F. G. Marchand.*

C'est aujourd'hui que vont, en nombreuses cohortes,
Une foule de gens sonner à bien des portes,
La mode en est ainsi ;
Et vous savez assez qu'il n'est pas très commode
D'oser ne pas vouloir tout ce que veut la mode
Même par ces froids-ci.

Ici l'on vous reçoit, ailleurs on vous refuse ;
Or, dans ce dernier cas, vous avez une excuse
Pour n'être pas entré ;
Sans forcer votre esprit, la carte complaisante
Ira causer pour vous avec la dame absente,
Qui vous en saura gré.

Mais, que la porte s'ouvre et que mademoiselle
Ou madame reçoive, il faudra bien pour elle
Tourner un compliment ;
Et si vous ignorez ce que vous devez dire,
Moi, qui suis franc et rond, je m'en vais vous écrire
La chose carrément.

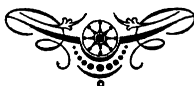
Vous êtes en voiture ou bien à pied, n'importe,
Si l'on vous fait l'honneur de vous ouvrir la porte,
Vous pestez en secret,
Puis, vous vous composez, en montant, le visage,
Vous préparez le mot et la phrase d'usage
Pour produire un effet.

Et vous “ la souhaitez ” partout “ heureuse et bonne, ”
Tout en broyant la main qu'avec grâce on vous donne,
Le premier pas est fait ;
Et puis si vous avez un compagnon qui cause,
Vous l'appuyez du geste et restez bouche close ;
C'est facile et discret.

Où, si vous êtes seul et gêné par nature,
Vous pouvez vous jeter sur la température,
Cela fait toujours bien ;
C'est d'ailleurs un sujet d'un accès très facile,
Qui sied à la campagne aussi bien qu'à la ville
Et qui n'engage à rien.

Vous avez bien encor la santé, Providence
De ceux qui n'osent point aborder, par prudence,
La pluie ou le beau temps.
Ces petits riens toujours ont leur petit mérite ;
Ils ne coûtent pas cher, et, dans une visite,
On les trouve charmants.

Le premier pas est fait: je l'ai rendu facile ;
Hélas! il en reste un, c'est le plus difficile,
Mais il me faut finir ;
Vous savez maintenant entrer, causer et plaire,
C'est à vous de trouver,—je ne puis pas tout faire,—
Comment pouvoir sortir.





# CHANT DE L'EMIGRANT INDIEN

*Imité de l'anglais du Col. Patten.*

*A Melle A. M.*

And a treaty was entered into between the Commissioners and the tribes of the *Sacs* and *Foxes* wherein the latter obligated themselves to retire beyond the Mississippi and never again to return.

Il nous faut passer la rivière,
Objets de haine, aux blancs soumis;
Notre arc a perdu la lanière
Qui foudroyait nos ennemis.

La voix qui s'élevait, terrible,
S'est éteinte en un flot de sang;
Le bras qui semblait invincible
Ne tiendra plus le yatagan.

Et les blancs foulent cette terre
Où nos guerriers, dans leur orgueil,
S'assemblaient. La chanson de guerre
S'est changée en un chant de deuil.

Le cerf peut courir dans la plaine
Et l'homme blanc s'asseoir sans peur :
Du chasseur la fin est prochaine,
Le guerrier n'a plus sa vigueur.

Il nous faut passer la rivière,
Epouses, vieillards et guerriers,
Pendant que l'ombre sur la terre
Dérobe nos nouveaux sentiers.

Nous abandonnons nos cabanes,
Nous sommes bannis ici-bas ;
Nous habiterons les savanes :
Qui peut savoir où vont nos pas ?

Le loup peut hanter la montagne,
La loutre, sortir de ses eaux,
Le castor, en pleine campagne
Bâtir ses solides châteaux.

Le chasseur a brisé sa lance,
Le trappeur a rompu ses rêts ;
L'homme blanc a fait le silence
Sur nos lacs et dans nos forêts.

Et, dans la nuit, le chien qui flaire,
N'attendra plus notre retour ;
La torche, au wigwan solitaire,
En vain brûlera jusqu'au jour.

Nous partons avec notre peine,
Aux derniers rayons du soleil ;
Et sur le sable de la plaine
Sera notre dernier sommeil !





# LES ANNALES DE LA PAUVRETÉ

Imité de l'anglais.

*A A. B. Routhier.*

Chut ! parlez bas, monsieur, s'il vous plait :—pauvre enfant ! . .
. . Veuillez vous asseoir là, tout auprès de la porte :
Elle dort d'un sommeil si léger qu'elle entend
Le moindre bruit qu'on fait, car, elle n'est plus forte,
Un rien l'agite.
Hélas ! ce qu'elle peut avoir,
Dieu le sait ; voilà bien des mois que cela dure,
Et qu'elle s'affaiblit sans qu'on puisse savoir
Que faire.
Oh ! croyez-moi, monsieur, ce que j'endure

A voir ma pauvre enfant ainsi se consumer
Est impossible à dire, et d'autres qu'une mère
Ne le comprennent point.
Hélas ! Tant les aimer
Ces chers petits pour qui l'on souffre la misère
Avec joie ! Et les voir chaque jour devenir
Plus faibles que la veille, et, dans leur pauvre œil sombre
Voir le voile fatal s'étendre et le ternir,
C'est trop ! . . . Regardez-là, ce n'est plus que son ombre.
Le beau soleil d'été,—je ne sais pas comment
Cela se fait, — l'abat, la mine, la dévore ;
Cette chaleur la tue. —
Est-ce mon seul enfant ?
Dites-vous. —
Hélas ! oui ; Dieu m'en avait encore
Donné trois autres, tous presqu'aussi beaux que ceux
Des riches. Ils sont morts à peu près au même âge
Et tous du même mal. C'est un mal dangereux
Et qui détruit souvent le bonheur d'un ménage :
La pauvreté. Le manque et de pain et d'air pur
Les a tous fait périr, comme la sécheresse
Fait aux fleurs.
Ah ! monsieur, j'ai trouvé cela dur,
Et j'ai pleuré : c'était plus que de la tristesse,
J'ai pensé que mon cœur éclaterait. Pourtant,
Il vient de ces moments où je suis presque heureuse
De les avoir perdus : c'est qu'ils souffriraient tant !

—Leur père ? dites-vous.—

Je ne suis pas causeuse,
Et je sais qu'il est mal de décrier les siens ;
Mais il faut l'avouer, la boisson et la grève
L'ont changé, le pauvre homme.

Il suffit, je soutiens
Ma moitié du fardeau tant que je puis : j'achève
Tard le soir et je suis debout de grand matin ;
Toute seule j'aurais, je crois, moins de misère
Et nous pourrions ici vivre un peu mieux. Enfin,
J'en ai pris mon parti, ce n'est plus à refaire.
—Et celle-ci, du moins, voudrais-je la garder ?
—Comment, si vous avez des entrailles de père,
Avez-vous pu songer à me le demander ?
Pauvre ange : c'est, hélas ! la seule et la plus chère
Qui me reste ; et vous me demandez ! . . .

Qu'est-ce là ?
Des remèdes, du lait et de la nourriture
Pour l'enfant, dites-vous ? Et vous donnez cela
Pour rien, et vous seriez médecin ? Suis-je sûre
De tout ce que j'entends ? Vous êtes donc de ceux
Qui cherchent les petits malades et leur mère,
Le désespoir au cœur, travaillant auprès d'eux ?
Hélas ! que vous devez avoir de pas à faire !—
Mais, la voilà sauvée ! Ah ! bénis soyez vous,
Vous et ceux qui vous ont envoyé ! C'est la vie

Que je vous dois.—Mon Dieu ! je ne puis qu'à genoux
Vous en remercier......
Elle était assoupie
Quand vous êtes entré ; voulez-vous, au moins, voir
Celle que vous avez....
Misère ! Désespoir !
Quand le secours était sur le seuil de la porte,
Mon Dieu ! c'est donc fini ! Morte ! mon enfant! morte !!





## CONSOLATION

Pourquoi pleurer lorsque la rose,
Penchant son calice embaumé,
Meurt, fraîche encore, et se repose
Sur le front qu'elle a parfumé ?
Pourquoi pleurer quand, de la terre,
Une âme blanche, un esprit pur
Secoue, en partant, sa poussière
Pour monter vers le ciel d'azur !

Il faut des roses qui couronnent,
Il faut des parfums pour le ciel ;
Il faut des âmes qui rayonnent
Près du trône de l'Eternel :
Dieu, qui sème dans cette vie
Les âmes ainsi que les fleurs,
Choisit la rose épanouie
Et l'âme aux suaves blancheurs.

—Et, le soir, lorsque tout repose,
Un ange vient, silencieux :
—Au jour, on cherche en vain la rose,
Et l'âme plane dans les cieux !





# CONSOLATION

(*Traduction de M. A. Pinsonnault.*)

**Why weep for the rose that in death is adorning**
**The tresses of youth with its freshness and bloom?**
**Why weep for the soul that to heaven has wended**
**Its way pure and lovely, still young for the tomb?**

**The fairest of crowns should have roses amongst them,**
**The sweetest of perfumes are meant for above;**
**And God would have near him the souls of the purest,**
**They only are worthy of Heaven and of love.**

Il faut des roses qu
Il faut d s souls, and hath ordered
w blossom and bloom upon earth,
Hath said that the rose in its beauty be gathered,
And giveth the soul a more beautiful birth.

In the silence of night, as we watched by the bedside,
A bright angel whisper'd, " 'Tis time, come away! "
At dawn, when we looked for the rose, it had withered ;
The soul had gone home to a ne'er fading day.





## DONNEZ !

Vous me voyez encore, au seuil de votre porte,
Distraire le plaisir que ce beau jour apporte,
Avec la triste vérité.
Pauvre membre souffrant de la nature humaine,
J'ai senti, jeune encor, l'aiguillon de la peine
Que Dieu jeta sur nous dans sa sévérité.

Et, qui n'a pas souffert dans ce monde éphémère,
Qui n'a pas eu sa part de douleur, de misère,
De noirs horizons dans son ciel ?
Qui n'à laissé son sang aux ronces de la route,
Et qui n'a pas senti distiller goutte à goutte
Dans son cœur ulcéré l'acre saveur du fiel ?

Comme le Christ sanglant sous sa croix douloureuse,
Chaque homme doit souffrir. L'heure la plus heureuse
N'est point quand on ne souffre pas ;
Mais c'est lorsque l'on sait accepter sa souffrance,
La bénir et l'aimer, pour que, dans sa clémence,
Dieu nous compte là-haut tous nos pleurs d'ici bas.

O grands ! que le bonheur entre ses mains caresse,
Vous tous qui souriez ; votre sourire blesse
Et n'a que des dehors menteurs.
Dans vos riches palais que la slendeur décore,
Vous riez une nuit, et, lorsque vient l'aurore,
On pourrait voir déjà vos yeux rougis de pleurs.

Sous le fard éclatant qui masque ta figure,
Sous tes habits dorés dont la riche imposture
Recouvre souvent des haillons ;
Fils du siècle, arrachant cette splendeur suprême,
On pourrait retrouver, sur ta figure blême,
Par les larmes creusés, deux livides sillons !

Quand tu passes sur nous, dans ta morgue arrogante,
Imprimant de ton pied une marque outrageante
Aux fronts que ton or fait courber ;
Dieu tient pourtant sa main terrible sur ta tête ;
Demain, tu descendras, peut-être, de ce faîte,
Pour venir dans la tourbe à nos côtés ramper.

De ces sommets brillants d'où descend ton sourire,
Et d'où, triomphateur, tu crois pouvoir nous dire :
“ Ayez à jamais le dessous ! ”
Prends garde ! La douleur autour de toi moissonne,
Nous ne monterons pas jusqu'au haut de ton trône,
Peut-être, mais tu peux tomber jusques à nous !

Crois-tu donc, insensé, que ton âme sauvage
Devra goûter toujours cet enivrant breuvage
Que l'on te verse en ce haut lieu ?
Non, tu verras ton cœur souffrir dans chaque fibre
Et le malheur viendra rétablir l'équilibre :
Il n'est rien d'éternel que la douleur et Dieu !

Et pourtant le bonheur existe dans le monde,
On trouve des heureux ; et la douleur profonde
Ici n'est pas seule à régner.
Le bonheur est pour ceux que misère ou richesse
Conserve vertueux, et qui, sans folle ivresse,
Savent jouir de l'or et surtout le donner.

Voulez-vous être heureux ? Que votre main dispense
Chaque jour son trop plein à la triste indigence
Qui vient gémir à votre toit.
Donnez en même temps une bonne parole,
Et que de votre main la généreuse obole
S'écoule sans blesser la main qui la reçoit.

Donnez, pour que le Ciel bénisse votre vie,
Et que, par vos bienfaits sa justice fléchie
Un jour ne se souvienne plus.
Donnez, pour que vers Dieu, votre nom, de la terre,
Par cent bouches porté, monte dans leur prière,
Exhalant le parfum de vos belles vertus.

Donnez ; et quand la mort viendra, froide et muette,
Frapper ce dernier coup qui, sans merci, nous jette
Tout tremblants dans l'éternité :
Pour vous elle sera moins dure et moins cruelle ;
Vous vous endormirez doucement sous son aile,
Comme un ange de Dieu vers son ciel emporté.





# OISEAUX ET ENFANTS

*A Adrien Péladan.*

## I

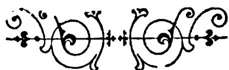
Tant que la belle saison dure,
Que les arbres ont leur verdure
Et les champs leur soyeux velours;
On entend leur voix fraîche et douce
Gazouiller dans les nids de mousse,
Sous le feuillage des bois sourds.

Mais lorsque l'hiver vient étendre
Son tapis blanc sur l'herbe tendre,
Et que les bois sont désolés ;
Ces pauvres petits que la glace,
Avec le vent froid, pousse et chasse,
Loin de nous se sont envolés.

## II

Tant que, dans la jeune famille,
Le beau soleil du printemps brille,
Tant que le sang est chaud encor ;
Autour de nous, troupe joyeuse,
De blonds enfants à voix rieuse,
Font voltiger leurs cheveux d'or.

Mais, lorsque les neiges de l'âge
Viennent blanchir notre visage,
Quand notre hiver tombe des cieux ;
Joyeux enfants aux blondes têtes
S'éloignent, et nos mains distraites
Ferment la porte derrière eux.





# PETITS ENFANTS

*A N. Aubin.*

Petits enfants, vous ignorez
Combien, plus tard, la vie est sombre,
Et comme, souvent, vous verrez
Votre soleil tacheté d'ombre!

Dans votre grand œil ingénu,
Tout se peint en couleurs brillantes,
Et vous croyez que l'inconnu
N'a que des choses enivrantes.

Enfants, la douleur sur vos fronts
Passe sans y laisser de trace ;
Vous secouez vos cheveux blonds,
Vous souriez, et tout s'efface.

Hélas ! votre plus grand chagrin,
Savez-vous, n'est rien près des nôtres ;
Car, si vous tombez, une main
Se tend aussitôt vers les vôtres.

Quand la douleur descend sur nous,
Quant notre âme sombre et se noie,
Il nous faut sourire avec vous
Pour ne pas troubler votre joie.

Vous pleurez souvent sans douleur,
Et nous, que le chagrin dévore,
Nous souffrons sans verser un pleur :
Enfants, c'est plus cruel encore !

Où vous appelle le plaisir,
Vous courez, partout, sans entraves ;
Quand vous croyez nous obéir,
C'est nous qui sommes vos esclaves.

Il faut sous la loi nous plier,
Car c'est la volonté divine :
A vous les roses du sentier,
A nous les ronces et l'épine.

Petits, lorsque vous serez grands,
Songez bien à toutes ces choses ;
Alors, nos cheveux seront blancs,
Les bosquets n'auront plus de roses.

Chers petits enfants, vous saurez
Combien la vie est triste et sombre :
A votre tour, veus veillerez
Pour nous réchauffer dans notre ombre !





## AUTREFOIS ET MAINTENANT

*A P. J. O. Chauveau.*

J'ai souvent entendu les vieux
Dire "que ça ne va plus guère,
Que, de leur temps, tout était mieux,
Et que le monde dégénère."

Je vous vois de suite invoquer
Le droit de hausser les épaules,
Et, tout doucement, vous moquer
De ces singulières paroles.

Un instant ; comparons un peu
Quelque chose de chaque époque ;
Après cela vous aurez lieu
De juger s'il faut qu'on se moque.

Dans l'ancien temps,—et vous devez
En avoir gardé souvenance,
Puisque, pour le moins, vous avez
Quarante ans comme moi, je pense,—

Au jour de l'an, chacun faisait
Trêve à toute amère pensée,
La vieille haine se taisait :
C'était une page effacée.

Bien mieux que le plus beau sermon,
L'époque des fêtes joyeuses
Savait ramener la raison
Dans les âmes trop rancuneuses.

De grand matin on s'en allait
Au foyer de chaque famille ;
Partout,—chose aisée,—il fallait
Embrasser la mère et la fille,

Serrer la main du père, et puis
Donner au bébé quelque chose :
Point d'or ni d'argent ; quelques fruits
Conservés dans la cave close.

Ou bien des jouets peu coûteux,
Ne cassant pas quand on les touche,
Ou du sucre sans goût pâteux ;
—L'eau m'en vient encore à la bouche !

On jasait, et l'on se disait,
Sans arrondir de période,
Exactement ce qu'on pensait :
Tenez, c'était bien plus commode.

Quand on était-prêt à partir,
Il fallait, car c'était l'usage,
Accepter, avant de sortir,
Un doigt de rhum, pas davantage-

C'était une bonne boisson
Venant tout droit de Jamaïque;
On la gardait à la maison
Pour cette occasion unique.

Et partout, le long du chemin,
Toujours quelque figure amie,
Brave gens, le cœur sur la main,
Et plein l'âme de bonhomie.

Et voilà comment, autrefois,
On vivait, un peu terre à terre ;
Et, plus j'y pense, et plus je crois
Que c'était la bonne manière.

Aujourd'hui, tel n'est plus le cas,
On prétend faire mieux les choses ;
Les bouches parlent, mais, hélas !
Les âmes, souvent, restent closes.

Le jour de l'an n'est plus pour nous
Qu'une interminable corvée,
Et les plus patients ont tous
Hâte de la voir achevée.

On se fait encor des souhaits
En très grande cérémonie ;
On donne aux enfants des jouets,
Importés de la Germanie.

On vous offre aussi des liqueurs
Aux essences délicieuses
Qui semblent réchauffer les cœurs
Et rendre les phrases moins creuses ;

Eh ! bien, c'est moi qui vous le dis :
Souhaits, jouets, phrases ouatées,
Douces liqueurs, sucres candis,
Ce sont des choses frelatées.

—Donc, je conclus, avec les vieux,
Qu'aujourd'hui, " ça ne va plus guère,
Que, de leur temps, tout était mieux,
Et que le monde dégénère. "



# TABLE DES MATIÈRES.

## PRINTEMPS.



## ÉTÉ.



## AUTOMNE.

## HIVER.



## MÊLANGES.